

CHANT FUNÈBRE OU THRÈNE EN L'HONNEUR DE NEJIB

Je marchais dans les rues d'Amiens et le ciel était sombre et le cœur oppressé, je marchais à pas lents quand soudain se posa sur ma tête un corbeau que suivit un vautour que suivit un hibou; j'étais terrorisé car je n'ai jamais aimé ces prédateurs; mon corps frissonna et je tremblai. Le corbeau parla d'une voix enrouée et me dit que mon ami n'était plus; le vautour confirma les dires de son compère et le hibou...

Le ciel s'assombrissait davantage; d'une voix rageuse je demandai à ces oiseaux de mauvais augure de s'éloigner de moi et de me laisser tranquille car mon ami n'était pas mort, car mon ami n'était point mort mais la fourmi et la luciole et le phalène et le scarabée dodelinèrent de la tête comme pour confirmer les dires des méchants oiseaux; j'ai toujours aimé ces oiseaux ingénus dont feu ma mère disait qu'ils venaient du paradis; ils ne pouvaient donc mentir...

Le ciel alors faillit me tomber sur la tête car tout se mit à vaciller autour de moi, sur les pelouses dansaient des spectres étranges, les arbres penchaient leurs frondaisons et se courbaient à toucher les trottoirs, les maisons rouges noircissaient, les voitures roulaient comme en cortège funèbre, les oiseaux de la ville se pressèrent sur les toits comme pour mieux jauger ma douleur...

Je marchais comme un somnambule car je pleurais en mon cœur, car je pleurais en mon âme et je te pleure encore; Omar te pleure, Mounir te pleure, Josef te pleure, Chiheb te pleure et tes amis d'enfance et tes amis de jeunesse et ton ami Z de Mahdia.

La terre se souviendra de ta marche feutrée et l'hirondelle de la maison des aïeux et la colombe de notre demeure car tu étais chez nous presque tout le temps, car nous t'aimions comme un frère, notre maison est aujourd'hui en veuvage; qui ne te pleure pas? peut-on oublier ta voix susurrante et ton visage triste et beau? Je te pleure à cette heure et ne puis marcher parmi les gens qui me regardent tout étonnés, ils ne savent point ma douleur ni la perte qui me frappe; je te vois à mes côtés et nous écoutions de la belle musique; que tu étais doux et triste! que tu étais courtois!

Je marche seul dans ces rues endeuillées d'Amiens et les oiseaux ne jasant plus, ils se pressent toujours les uns contre les autres pour mieux voir couler mes larmes chaudes et glacées, les passants se retournent à mon passage et me regardent étonnés; je ne sais où je vais car je perds un ami très cher; j'avance à pas titubants comme un ivrogne qui ne sait pas où aller; les oiseaux d'Amiens pleurent avec moi, les pelouses et les jardins publics pleurent avec moi et même certains passants contaminés par mes larmes et mon regard humide et creux; je m'avance comme un fou dans ces rues combien tristes et cette ville brusquement endeuillée; tu ne me quittes point, tu me suis à chaque pas que je fais; ta voix me parle et me dit de cesser de pleurer mais le puis-je?

Je marche esseulé parmi les gens et je pleure toujours et j'ai honte de pleurer devant ces gens et j'ai honte devant ces inconnus étonnés; je m'avance hagard parmi les gens d'Amiens et je me sens plus seul que jamais car j'ai perdu un frère en toi, un ami de toujours; je pleure toutes les larmes de mon corps et de mon âme; j'irai mettre sur ta tombe des rameaux d'olivier car je sais que tu aimais les oliviers de nos ancêtres et je mettrai un bouquet de romarin car je sais que tu aimais le romarin de nos ancêtres et des brins de thym et des brins d'armoise et des tiges de serpolet et tous les brins de plantes qui poussent chez nous là-bas dans notre bon Ksibet que tu aimais et que j'aime.